

DIMITAR BOJADJIEV, *Les relations ethno-linguistiques en Thrace et en Mésie pendant l'époque romaine*, Presses Universitaires «St. Kliment Ohridski», Sofia, 2000.

Attiré par le titre si prometteur du livre de Dimitar Bojadjev (dorénavant DB), j'en ai commencé la lecture le crayon à la main, convaincu que j'allais y trouver des idées nouvelles, peut-être même de nouveaux faits que je pourrais utiliser dans mes propres futures recherches sur l'espace linguistique thraco-gète. J'avoue que j'ai été un peu surpris de n'avoir pas trouvé, dans une préface ou postface quelconque, quelque lignes introductives de la part d'un des représentants d'élite de l'école bulgare de thracologie que je respecte tout particulièrement et dont l'élève j'aime me considérer moi-même, puisque parmi mes livres de chevet je compte les travaux de Deceev, Georgiev, Beševliev, Mihailov, Vlachov, Duridanov et tant d'autres. Je me disais que j'allais trouver, quelque part dans l'introduction, des précisions sur le syntagme, assez vague, «relations ethno-linguistiques» compris dans le titre et que l'ouvrage lui-même devrait être assez dense, puisqu'un sujet si vaste ait pu trouver place dans un volume si mince. Hélas, je me suis trompé de comble!

Dès le début le lecteur découvre que le vaste sujet proposé par le titre est en fait beaucoup plus restreint, ainsi que le montre le contenu de l'introduction:

I. Généralités (romanisation et influence grecque en Thrace)

II. Spécificité des renseignements fournis par les sources littéraires

III. Individualité des monuments épigraphiques et contexte ethnique: éléments de méthode

A. La notion d'«individualité» rapportée aux monuments épigraphiques

B. Les anciens et les monuments autographes

C. Documents révélateurs de l'appartenance ethnique

D. Documents révélateurs de l'histoire culturelle

E. Limitations de la classification des monuments

IV. Problèmes et perspectives de l'étude des vestiges de la langue thrace

V. Réalisation technique de l'analyse

Selon les sous-titres ci-dessus, on doit donc s'attendre à une analyse non des témoignages qui touchent aux «relations ethno-linguistiques», mais seulement de leurs «spécificité» et «individualité».

La première partie de l'introduction (pp. 5-8), qui aurait dû, avant toute autre chose, expliquer et préciser les termes utilisés dans l'ouvrage («relations» entre qui et qui, par exemple), les cadres de la recherche – tant chronologiques que géographiques –, dans le but d'accorder le lecteur à l'auteur sur les bases du débat, s'empresse en échange de nous mettre au courant, d'une manière assez abrupte, confuse et mal équilibrée, sur les circonstances responsables du fait que le grec n'a pas engendré de «Töchter Sprachen» comme le latin, et sur les remarquables contributions de B. Gerov à l'étude de la romanité sud-danubienne.

C'est seulement à partir de sa deuxième partie («Spécificité des renseignements fournis par les sources littéraires», pp. 8-15) que l'introduction nous présente enfin une vision de l'auteur à l'égard de la matière en discussion, à savoir les catégories des matériaux anciens qu'il emploie comme sources dans sa recherche. Selon DB, ces renseignements d'ordre ethno-linguistique trouvés dans les textes littéraires se classifiaient dans les trois groupes suivants:

- utilisables avec réserve,
- inutilisables et
- utilisables

C'est vrai que, en dernière instance, la mesure dans laquelle on peut prêter confiance à un texte quelconque doit être un critère pour apprécier sa valeur documentaire, mais la classification du matériel qu'on utilise doit s'accorder tout d'abord au sujet. Nous devons nous servir des textes littéraires antiques à peu près de la même manière dont la justice moderne utilise l'institution du témoignage: or, le but de tout procès n'est pas celui de déterminer la crédibilité des témoins, mais de les utiliser d'une manière prudente pour établir la vérité dans une cause. De plus, DB ne nous offre aucun critère objectif pour valider les classes qu'il vient d'énoncer: en faisant appel à son intuition (et à la nôtre aussi), il les définit à l'aide des exemples qui, même si parfois éloquentes, ne le sont pas moins mal choisis (César, «De bello Gallico» sur les Trévers et Tacite, «Agricola» sur les Britons, passages qui n'ont rien à faire avec la Thrace) et mal équilibrés (plus de cinq pages d'exemples, de détails inutiles, etc.).

Les mêmes observations s'avèrent aussi valables pour la présentation des catégories des monuments épigraphiques (pp. 15-31): au lieu de sélectionner et d'analyser toutes les inscriptions – ou au moins toutes les classes d'inscriptions – touchant au thème général de l'ouvrage, DB se propose de traiter leur «individualité» seulement. Ainsi restreints, les témoignages des monuments épigraphiques se grouperaient, toujours selon DB, en:

- particularités linguistiques,
- données de l'anthroponymie et indications ethniques formelles et
- «particularités individuelles» des monuments.

Tout en laissant de côté la définition vague et pléonastique de ce dernier groupe, pris d'ailleurs pour le plus important, il m'est très difficile à comprendre selon quel critère les monuments qui y appartiennent seraient (et je cite DB encore):

1. les inscriptions autographes et
2. les inscriptions manifestement extravagantes.

Les classifications ci-dessus, d'une importance capitale pour l'économie du livre – car une classification est quelque chose de sérieux, elle touche toujours à l'essence d'un ouvrage –, sont, à mon avis, limitatives (donc incomplètes) et dépourvues de critère unitaire et objectif. Leur conséquence immédiate est la sélection arbitraire des sources discutées dans les sections qui suivent, dont je ne présenterai que quelques échantillons représentatifs.

La première partie, intitulée «Les témoignages des auteurs antiques» (pp. 32-82) s'occupe des sources littéraires et consiste dans une analyse d'une sélection de textes de neuf auteurs: Ovide, Strabon, Justin, Tacite, Pline le Jeune, Florus, Eutrope, Dion Cassius et Vopiscus.

Le premier d'eux est Ovide, auquel DB accorde quatorze pages. Ses analyses des vers ovidiens portant sur la situation ethno-linguistique de Tomis – vers cités en latin (avec un fâcheux inversement de l'indentation des vers) et en traduction française (parfois inexacte¹) – n'apportent rien de neuf et manquent souvent de conclusion. On rencontre parfois même des interprétations bizarres des dits du poète, comme c'est le cas des vss. 5,7,55-56 des Tristia:

Ille ego Romanus vates – ignoscite, Musae! –

Sarmatico cogor plurima more loqui

dont le commentaire est le suivant: «L'expression *Sarmatico more* crée une ambiguïté fâcheuse. Il semble qu'Ovide distingue deux langues qu'il prétend avoir apprises: le gète (à Tomis et dans les environs) et le sarmate (parlé dans des localités plus éloignées?)». On pourrait éventuellement discuter sur les «deux langues» apprises par Ovide, mais quel indice amène DB à supposer leur distribution géographique? La conviction de DB, qu'on retrouve à chaque pas, est que les témoignages d'Ovide sur la situation ethnique à Tomis sont à rejeter de comble, puisque le poète n'est point préoccupé par l'exactitude de l'information fournie par ses vers mais seulement par l'impact qu'ils provoquent à Rome et par leur forme artistique.

L'auteur s'occupe ensuite, sur trois pages seulement, d'un célèbre passage de Strabon (7.3.12-13) qui affirme l'homoglossie du dace avec le gète et de celui-ci avec le thrace. Il en cite deux paragraphes tout entiers (une page à peu près), au lieu de sélectionner les propositions d'intérêt, et puis il fait appel à une tout aussi inutile mise en équation mathématique («Soit: Gètes=x», etc.) pour démontrer ce qu'on savait déjà depuis longtemps: ce que d'après Strabon, selon l'interprétation courante du passage, les Daco-Gètes et les thraces parleraient la même langue. La discussion proprement dite, sur quelques lignes seulement, se borne à citer la théorie de Georgiev sur l'existence d'une différenciation linguistique entre les aires thrace et daco-mésienne, à constater que le Géographe se trouve, par conséquent, en erreur et à lui reprocher le manque d'intérêt «en son cœur et âme à systématiser les renseignements concernant le nombre et les relations entre les parlers barbares dans le bassin danubien». Si une telle qualification était juste, DB aurait dû se tenir, du moins, à son propre principe, selon lequel «il n'est pas raisonnable d'appliquer aux auteurs anciens nos critères d'aujourd'hui et de nous prononcer sur leur manque d'intérêt pour tel ou tel problème qui attire l'attention d'un chercheur moderne» (p. 9),

mais elle est tout à fait fausse. Strabon est, peut-être, l'auteur le plus intéressé à la situation ethnique et linguistique des peuples dont il parle, et j'insiste à exemplifier mon affirmation afin de ne pas faire place aux soupçons envers ce profond intérêt linguistique du grand chercheur grec, intérêt si fort contesté par DB. Les mots γλῶττα (et ses dérivés, comme ὁμόγλωττος, ἑτερόγλωττος etc.) et διάλεκτος y sont beaucoup plus fréquents que chez d'autres auteurs. En parlant d'un peuple ou d'un groupe de peuples, Strabon ajoute maintes fois des notes d'ordre linguistique: 6.3.11: les Apules, les Dauniens et les Peucètes sont ὁμόγλωττοι, 7.7.8: quelques-uns des Macédoniens sont διγλωττοι, 14.2.3 les Camiens sont, de même, ὁμόγλωττοι aux Cariens venus de la Crète. Il fait aussi de très intéressantes observations sur les langues d'autres peuples du groupe thrace: 12.3.4: les Mariandynes et les Caucones ne parlent pas la même langue, 12.8.3-4: la langue des Mysiens est mi-lydienne, mi-phrygienne. Il cite parfois des termes des langues présentées: 6.3.6: βρέντιον «tête de cerf» chez les Messéniens, 7.frg.1a: πέλοι signifie «(les) vieux» dans la langue des Molosses; 7.3.6: chez les Gètes Κωγαίονον signifie «saint» etc. Il invoque quelquefois des spécialistes comme, par exemple, Neoptolemos ὁ γλωσσόγραφος (13.4.17). Il fait même preuve d'une vision linguistique synthétique, résultat évident d'une méditation sur les problèmes des langues: dans 10.2.10, en parlant des peuples qui habitent la Colchide, Strabon constate – à partir des observations d'ordre linguistique – que la plupart d'eux sont des Σαρμάται, tandis que tous ensemble appartiennent aux Καυκάσιοι; 8.1.3: quelques peuples de la Grèce, anciennement apparentés, ont changé de langue; 14.4.6: dans l'Ibérie on parle vingt six-langues. Dans 12.1.1 nous trouvons un tableau assez moderne et surprenant des aires linguistiques qui entourent la Cappadoce et les relations entre ces aires. Tous ces exemples, pris au hasard, contredisent carrément les reproches faits par DB.

Dans la même section destinée aux textes littéraires, DB fait une longue digression (sept pages environ!) sur l'inscription tiburtine de Tiberius Plautius Aelianus, qu'il y introduit comme parenthèse suggérée par les paroles de Strabon. Son analyse – mal placée encore – va jusqu'au détail épigraphique, loin au delà du cadre de cet ouvrage. Il s'occupe ensuite, à la hâte – souvent sur quelques lignes seulement ou même citant les textes seuls, sans aucun commentaire –, d'autres écrivains anciens: Justin, Pline le Jeune, Dion Cassius, Florus, Tacite, Eutrope et Vopiscus, en prêtant parfois attention au détail sans valeur probante (et c'est l'auteur même qui l'avoue). Les témoignages qui portent à la situation des provinces après l'an 271 sont groupés, encore sans aucune explication, dans une Annexe aux témoignages des auteurs antiques (pp. 75-81).

Ce qu'on trouve dans la deuxième section de l'ouvrage – et la plus importante, selon le nombre de pages – est encore plus loin du thème général. DB groupe «les relations ethno-linguistiques» dans les suivantes catégories aussi peu pertinentes qu'arbitraires (je cite de la table des matières):

1. Les inscriptions privées

A. *Natibus, suibus, avibus*, déclinaison et évolution du lexique

B. *Brutes*, un emprunt au germanique

C. *Scris, scripsit, scripsit*: les monuments contrôlés

D. ΑΠΟ ΜΕΛΕΑ ΚΑΙ ΒΡΙΑ. ΓΕΝΘΗΣ ΜΗ ΓΕΥΣΘ[ΑΙ]

¹ (p.40) Le distyche (Tristia V, 10, 33-34)

*Hos quoque qui geniti Graia creduntur ab urbe
pro patrio cultu Persica braca tegit.*

se traduit non pas par

«Même ceux qui sont supposés tirer leur origine de la ville grecque portent la culotte perse en accord avec l'habitude de leurs ancêtres.»

mais par

«Même ceux qui se tiennent pour nés dans une ville grecque portent, à la place des vêtements de leurs ancêtres, la culotte perse.»

II. Les inscriptions officielles

A. PRAESIDIA N.IV, BVRGI N.XII, PHRVRI N.CIX

B. MATRI CASTORVM AVG. MATRI CASRORVM AVG.

C. PERDICTS XIL (Serdica, l'an 580)

Au lieu d'une évaluation des monuments épigraphiques de la Bulgarie et de la Roumanie du point de vue ethno-linguistique, ainsi que le titre l'aurait exigé, le lecteur y trouve quelques analyses de cas ponctuelles. Le but transparent de cette section est celui de démontrer combien mal les habitants de la Mésie parlaient le latin. DB qualifie la latinité de ces régions comme «agonisante», «décadente» etc. Il prend les formes qu'on rencontre dans les inscriptions sélectionnées pour des «infractions» envers le «bon latin», «imputables» aux autochtones qui se rendent ainsi «coupables» («responsables» etc.) «de ce que cette langue est devenue en réalité». En dépit de sa formation – classique je suppose, en jugeant d'après ses bonnes connaissances de grammaire grecque et latine – DB semble ne pas avoir pourtant entendu parler du «latin vulgaire». Les datifs-ablatifs pluriels **natibus**, **suibus** et **avibus** lui offrent autant d'occasions de se moquer «de ce que le latin était devenu» et de «prouver» en même temps la thèse de la décadence, puisque – selon lui – ils constituent des fautes grossières par rapport aux formes correctes **natis** (<natus), **suis** (<suus) et **avis** (<avus) et témoignent ainsi de la «pauvre connaissance» du latin dans ces contrées. Pourquoi DB s'occupe-t-il de ces trois cas seulement et non pas, par exemple, de **filibus** ou **di(i)bus**, beaucoup plus fréquents dans les inscriptions? Parce que ce sont seulement ces trois paroles qui lui permettent de faire des jeux de mots: lorsqu'une **bona carissima coniux** dresse l'épithaphe pour son défunt mari **cum natibus suis**, elle dit en réalité, selon notre auteur, qu'elle le dresse non pas avec ses nés, mais avec ses fesses, car tout le monde sait, n'est-ce pas, que **natis**, -is signifie en bon latin «fesse». De la même manière **suibus** veut dire «porcs» – et non «ses» – et **avibus** «oiseaux» et non «aïeuls» et c'est seulement grâce à notre auteur que nous ne tombons pas dans la piège de prendre ces formes pour intentionnées: «une traduction 'pour leurs cochons des patrons bien méritants' étant diûment impossible...» (p. 85, comme si quelqu'un eût jamais pris en sérieux une telle possibilité), «La traduction selon les 'règles' de **FILIBVS SVIBVS** aurait donné 'pour leurs cochons d'enfants'» (p.86)²; «l'expression se **biba** devrait signifier 'pendant qu'elle est ivre'» (p.88) etc.

Une telle façon de traiter les attestations du latin danubien tardif peut être bien amusante, mais elle est aussi superficielle, non scientifique et, donc, dépourvue de toute utilité dans l'économie de l'ouvrage. Tout d'abord, la dissolution tardive de la déclinaison latine n'a rien à faire aux «relations linguistiques» et aurait dû faire l'objet d'une autre étude. Ensuite, elle ne peut évidemment constituer un argument contre la robustesse de la romanisation, ici ou ailleurs. On sait bien – moins DB – que le passage d'un état d'une langue quelconque à l'autre se fait, entre autres, par la réorganisation des systèmes de la langue en question, phénomène qui

implique également une «dissolution». C'est précisément par cette dissolution que le latin danubien est devenu roumain, tout comme le latin gaulois est devenu français et le slave est-balkanique est devenu bulgare. DB semble aussi perdre de vue le fait que ce phénomène n'est guère spécifique aux régions danubiennes: la même «décomposition» du latin classique se rencontre partout dans l'Empire³.

Le second chapitre traite l'origine, les attestations épigraphiques et la répartition géographique du mot **brutes**. Même si les 27 pages, prises à part, peuvent constituer une bonne (mais pas à l'abri de toute critique) étude étymologique en soi, leur contribution au thème de l'ouvrage discuté est tout à fait maigre puisqu'elles ne font autre chose que traiter d'une manière monographique un emprunt latin fait au germanique.

Il y a aussi une troisième section, qui tranche, sur six pages et à l'aide de deux inscriptions seulement, le problème si vaste de l'unité du système anthroponymique thraco-dace.

Pour ne pas prolonger inutilement ce commentaire critique, qui pourrait aisément embrasser le livre entier, je vais m'arrêter sur un dernier exemple. DB dédie un chapitre à une inscription qui contient la proposition ΜΕΣΗΜΒΡΙΑ – ΑΠΟ ΜΕΛΣΑ ΚΑΙ ΒΡΙΑ. Convaincu qu'il s'agit de deux mots thraces, **melsa** et **bria**, reproduits «par oui-dire» par l'auteur grec de l'inscription, DB s'élance dans des subtilités sur le détail phonétique de ces mots qui, selon lui, seraient éloquentes pour l'influence thrace sur le grec parlé à Mesembria Pontica (Nesebâr). Même si intéressantes (et peut-être applicables à d'autres textes épigraphiques) ses spéculations sont caduques, car la présence de cet adage étymologique dans l'épigraphie locale a une tout autre explication, que DB n'aurait pas dû ignorer. Nous retrouvons la même étymologie chez Étienne le Byzantin 446, 15: «Μεσημβρία...ἐκλήθη ἀπὸ Μέλσου. βρία γὰρ τὴν πόλιν φασὶ Θραῖκες», mais elle est beaucoup plus ancienne, ainsi que le prouvent Strabon 7,6,1: «Μεσημβρία...πρότερον δὲ Μενεβρία, οἷον Μένα πόλις, τοῦ κτίσαντος Μένα καλουμένου, τῆς δὲ πόλεως βρίας καλουμένης Θρακιστί»⁴ et Plin l'Ancien (4, 45): «...Mesembria, Anchialum, ubi Messa fuerat». Il s'agit donc d'un **topos** dans la littérature historique ancienne. «Ἀπὸ Μέλσα καὶ βρία» était devenue une sorte d'étiquette du nom de la ville de Mesembria dont les habitants étaient très fiers car elle lui fut donnée par de grandes personnalités du monde grec et rappelait ainsi la célébrité de leur patrie. **Melsa** est donc un nom propre (et non pas commun), que l'auteur de l'inscription connaît non pas «par oui-dire» mais d'une tradition locale issue des œuvres historiques, qui ne peut donc nullement témoigner de l'influence thrace sur le parler grec local.

³ Quelques exemples pris tout à fait au hasard: CIL V, 500(Gallia): (Caius) **Lorentius/Tesifon vibus**/posuit sibi; CIL V, 8242 (Gallia): Decidia Egloge /aram **Parcabus**/et Bonae Deae/...dedit; CIL XIII, 7737(Germania): Omnibus **diibus** deabusque; CIL X, 666 (Italia): Leo se **bibus/fecet**; CIL VIII, 4669 (Africa): Titinius Secundi/anus fec(it) **avibus/suis**; CIL VI, 14792 (Roma): Chrysoroas pater cum/**filibus**.

⁴ Les formes à **n** (Menebria et Menas) sont à coup sûr corrompues de celles à **ls** (*Melsebria et *Melsa).

² Emporté par sa révélation, DB n'observe plus que **FILIBVS** est aussi «incorrect» que **SVIBVS**.

*

Il est difficile de tirer, en quelques mots seulement, une conclusion sur les buts et les résultats de cet ouvrage si inégal de DB. Partant des prémisses douteuses (classifications arbitraires et cadres indéfinis) et manquant de méthode, le livre soutient une thèse qui a peu à faire avec son titre, à savoir **la faiblesse de la romanité en Thrace et en Mésie**, dont la conséquence n'est pas difficile à imaginer. Il réduit ainsi la notion «relations ethno-linguistiques» à la romanisation dont il s'efforce à démontrer l'inconsistance. Prises en détail, les analyses de DB ne manquent pas d'esprit d'observation, d'une certaine subtilité et d'une bonne maîtrise des langues classiques. Ces qualités ne sont pourtant pas suffisantes pour assurer la valeur d'un ouvrage de synthèse sur les langues thraces, ainsi que l'auteur l'aurait voulu. Parfois de très bonnes idées, comme celle d'expliquer certaines formes qu'on rencontre dans les inscriptions par l'habitude des anciens de lire les textes à haute voix, se trouvent atténuées par leur mauvais placement. Dans d'autres cas, DB manque de porter ses raisonnements jusqu'au bout ou d'en saisir l'essentiel. Ainsi, le procédé de prendre la liste des noms thraces de la grande inscription de Pizos pour étalon afin d'apprécier l'origine thrace des noms est bien faux, comme d'ailleurs la manière aussi dont il l'utilise; mais la raison plus profonde qui amène DB à le proposer, plutôt une intuition qu'il ne formule pas à haute voix, est bien juste: celle de la nécessité de trouver et d'utiliser des groupes de témoignages **unitaires du point de vue chronologique et géographique**.

Emporté par le détail qui soutient ses convictions *a priori*, DB perd de vue l'ensemble d'un thème qui aurait légitimé une foule d'autres questions bien plus pertinentes, comme, par exemple:

- combien de formes de noms thraces (et lesquelles) sont dues à leur interaction avec le grec et latin? (ex. un nom comme Aulusanus ne prouve pas l'existence des variantes à –s– de ce nom car il peut s'expliquer par la prononciation latine tardive *z* de l's intervocalique: c'est une graphie latinisante d'Auluzanus);

- quelles sont les «conventions graphiques» utilisées pour rendre, à l'aide des alphabets grec et latin, des sons autochtones? (ex. l'alternance *θ/s/ti/ts* semble indiquer l'effort de reproduire un son (proche de *ʃ ?) qui n'existait ni en latin, ni en grec; ainsi Αθιουτική/Ασουτική se prononçait peut-être *Ačutikē et Θιντας / Tsinta, *Činta, etc., avec d'importantes implications étymologiques);

- peut-on trouver des influences thraces dans la phonétique et dans la morphologie des noms et des paroles locaux? (ex. les génitifs en –α [Ταρσα, Δειζα, Ζελα], en –ι [Ζηνι] et même en –ευ [Γετα βασιλευ Ηδοναν] ne seraient-ils mieux explicables par un «génitif thrace» – qui se formait du nominatif par l'élimination du sigma final – que par la contribution concertée de plusieurs dialectes grecs?);

- les Grecs et les Romains des cités thraces ont-ils emprunté des mots locaux? (ex. *δοῦμος*, *midne* ou *καγα* qu'on emploie dans les inscriptions comme des substantifs communs).

Un autre reproche qu'on doit faire à DB porte sur la sélection des textes anciens utilisés. La plupart des passages des œuvres littéraires qui constituent des sources pour l'étude du monde thrace contiennent des renseignements, directs ou non, d'ordre linguistique ou ethnique. Je ne prétends pas que DB aurait dû les extraire et les analyser tous, même si la thracologie a vraiment besoin d'un tel ouvrage, mais je ne

comprends pas pourquoi, d'une part, il gaspille le papier en citant de longs passages ou en faisant encore des plus longues digressions qui n'ont rien à faire au sujet et, d'autre part, il laisse de côté des auteurs et des œuvres dont l'information pour la question en débat est particulièrement riche et solide. Prenons seulement Priscus Panites, dont les «Ambassades» contiennent au moins trois passages qui ont directement à faire à la situation linguistique des sujets d'Attila (et même aux «relations»)⁵, et «De Aedificiis» de Procope de Césarée⁶ qui représente un corpus illustratif de la «Babylone» linguistique des Balkans au cours du sixième siècle: on peut y trouver des régions entières où dominent les noms latins vulgaires (qui datent sûrement de la période romaine) et grecs, à côté de ceux thraces, daco-mésiens, scytho-sarmates, celtes et gothiques.

Je vais finir par quelques observations portant sur la forme. L'auteur devrait prêter plus d'attention à la consistance interne de ses affirmations, pour éviter des aphorismes risibles comme «*Le fonds illyrien de cette langue (=l'albanais) est historiquement indéniable, mais nos connaissances de l'illyrien sont insignifiantes*»⁷. On pourrait prendre, d'une manière métonymique, la phrase suivante comme un symbole de la cohérence du livre entier: «*Les auteurs antiques s'accordent presque unanimement à ne pas comprendre les problèmes ethno-linguistiques...Cependant, (...) ce sont les sources littéraires qui nous informent des grandes déportations en direction du Sud...*» Quant aux citations des textes modernes en original, elles ont d'habitude un but bien déterminé qui échappe à DB: celui d'offrir au lecteur la possibilité de vérifier lui-même les affirmations stratégiques où discutables, dont la méprise pourrait vicier la thèse soutenue. Tout abus peut être pris pour parade d'érudition ou de polyglose. Je ne vois, par exemple, aucune raison de citer, pour l'une des inscriptions trouvées à Tulcea (dans la Dobroudja roumaine), la présentation technique du monument en roumain, puisque le passage cité ne touche nullement la question discutée et le roumain n'est pas une langue internationale que tout le monde connaîtrait. Ici, comme bien dans d'autre cas, cette présentation aurait très bien pu être rédigée en français ou, mieux encore, tout simplement manquer.

Et, *last but not least* (pour citer DB une dernière fois), il faut amender les erreurs typographiques et d'orthographe, deux par page, en moyenne, tantôt fâcheuses, tantôt déconcertantes⁸, qui illustrent peut-être le mieux l'impression générale que ce livre laisse au lecteur: celle d'une collection d'articles de notes disparées, réunis à la hâte sous un titre prétentieux et inadéquat.

Sorin Olteanu

⁵ Cf. *Excerpta de legationibus*, ed. Carolus de Boor, Berlin, 1903: par exemple les passages qui mentionnent la langue des **Ausones** (p. 135 et 145 deux fois).

⁶ Dans *Opera omnia*, ed. J.Haury, Leipzig, 1962-1964, *De Aedificiis* le IV^e livre, passim (tout spécialement la première liste annexe des toponymes).

⁷ On sait que ce fond «indéniable» a été nié par VI.Georgiev avec de bons arguments: cf. *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumänisch* dans *Linguistique Balcanique*, 2, Sofia, 1960.

⁸ Par exemple Diodre pour Diodore (p. 47), substantif pour substantif (p. 84), Chupre pour Chypre (p. 114); la syllabation fautive orthographique (p. 83), etc.